

Dominique Fernandez

Voyageur en Transylvanie

SIMONA JIȘA

DOMINIQUE FERNANDEZ, membre de l'Académie française, romancier (Prix Goncourt pour *Dans la main de l'ange*), essayiste, critique littéraire et d'art (spécialiste du baroque), traducteur et voyageur, a été aussi l'auteur de plusieurs albums d'art et récits de voyages.

Il a visité plusieurs fois la Roumanie entre 1990 et 1996, ce qui a conduit à la publication de la *Rhapsodie roumaine* en 1998 aux Editions Grasset. Ce livre rend compte de la situation de la Roumanie dans les années d'après la Révolution de 1989, lorsque les traces du communisme n'étaient pas encore effacées. On peut se rendre compte facilement de l'impact de ce livre en France, paru quelques années seulement après la Révolution de '89 et publié par une si prestigieuse Maison d'édition. Le livre a été traduit en roumain par Adriana Gliga, et paru aux Editions Humanitas en 2000.

Ce type de voyage est synthétisé par Dominique Fernandez sur la quatrième de couverture :

Nous avons visité la Roumanie comme nous visitons l'Italie ou l'Espagne : décidés, certes, à ne rien ignorer des contraintes où se débat un des peuples les plus malmenés de notre siècle, mais aussi à nous promener, à flâner, à nous arrêter au bord des routes et à parler avec les gens, comme dans n'importe quel pays dont le régime et les dirigeants, temporaires, importent moins que le milieu vital, les beautés naturelles, les monuments, les créations passées ou présente¹.

Dominique Fernandez a donné une forme nouvelle à ses récits de voyage qui mêlent plaisir et érudition et s'adressent au simple lecteur ou à un possible touriste, sachant captiver également le lecteur roumain ou étranger. Aux expériences consignées par lui s'ajoutent les photos, de Ferrante Ferranti, « l'œil » de Dominique Fernandez pour beaucoup de livres de ce genre. Ses photos n'ont pas une fonction commerciale ou publicitaire, ce sont des photos artistiques dans le sens qu'elles essaient de rendre la complexité du paysage roumain et des gens de passage, plus ou moins célèbres.

Les deux artistes n'ont pas fait ces voyages comme de simples *touristes*, mais comme des *voyageurs*, car le « touriste » est une catégorie atteinte, nous semble-t-il, par une certaine dévalorisation. Dans ce sens, nous n'avons pas l'impression que *Rhapsodie roumaine* soit un livre qui incite uniquement à la recherche d'une agence de voyage et des tracés, mais plutôt de réfléchir une fois de plus sur la différence de perception que chacun possède sur soi-même et que l'autre a sur ton peuple et ton pays. De plus, les remarques de Sorin Barbul sur le profil de l'écrivain nous semblent bien pertinentes : « La rigueur de l'auteur se traduit par un pouvoir de pénétration singulier de ce qui échappe au regard superficiel du touriste ou du voyageur préoccupé seulement de ses sentiments personnels. »² Pour l'habitant du pays visé, un récit de voyage est une invitation à redécouvrir ce qu'il pensait lui être familier, car, souvent, une image tout à fait différente lui est proposée.

Bien que l'écrivain ne s'intéresse pas à la politique roumaine, il résulte de son écriture l'idéologie la politique européenne avec ses idées de tolérance, de respect des différences et de leur valorisation positive. Dans sa conception, il n'y a pas de connotations négatives attachées à un pays « marginalisé », l'auteur rejetant dès le début les préjugés qui tournent autour des Roumains :

Il est vrai qu'on ne parle de la Roumanie en France que lorsque quelque scandale plus retentissant indigné ou apitoie l'opinion : tragédie des orphelins, trafic d'enfants, brimades contre les minorités hongroises, invasions de Bucarest par les mineurs, la Roumanie n'éveille l'attention que par ses plaies, ses flétrissures, ses turpitudes³.

Dominique Fernandez espère mettre au jour ce qui donne le spécifique si complexe et souvent paradoxal de la Roumanie, car, dit-il,

Jamais un mot, dans les médias qui ont imposé cette image négative, sur les beautés et les trésors de ce pays, sur ses campagnes encore vierges, la variété de ses paysages, tour à tour de plaine, de montagnes, maritimes, lagunaires, sur la merveille du delta, sur le charme des villes, sur la splendeur des monastères et des châteaux, ni sur la force morale, l'endurance, le courage d'un peuple que cinquante ans de tyrannie, d'obscurantisme et de misère n'ont pas abattu, où les livres ne sont pas moins bienvenus que les médicaments et les aliments, où l'on rencontre souvent plus de passion pour les choses de l'esprit, plus de culture véritable et de soif intellectuelle que dans l'Europe de la consommation et de la facilité⁴.

Contrairement à l'opinion courante, l'écrivain français n'essaie pas d'expliquer la manière d'être des Roumains seulement par les cinquante ans de communisme ; pour lui, cette idéologie et ses « bénéfiques » (la superficialité, le désintéret, les mensonges, l'indifférence) ont formé uniquement le contexte dans lequel se sont développés les penchants des Roumains, penchants dont les raisons doivent être cherchés plus profondément : « Le communisme, loin d'introduire quelque rationalité dans ce désor-

dre, n'a été, on le sait, que le règne des privilèges et des prébendes, des boyards et des pachas. Au lieu de combattre l'influence orientale, comme il le prétendait par ses mesures de planification et de nivellement, il a stimulé l'indolence et découragé l'effort. En sorte que ces deux causes : démocratie populaire et proximité de l'Asie, se sont conjuguées pour faire de la Roumanie un campement avancé de l'Orient. »⁵. L'auteur nous propose d'accepter ce qu'on est et de tirer profit de ces deux tendances de notre espace balkanique.

L'auteur accorde un chapitre important à ses passages dans la Transylvanie (environ 40 pages d'un total de presque 300). Où commence la « Transylvanie » dans la vision de Dominique Fernandez ? A Brashov⁶, passant ensuite par Sinaia, Harman, Prejmer, Homorod, Biertan, Odorhei, Sighishoara, Cluj-Napoca, Tirgu Muresh, Noshlac, Copsha Mica, Sibiu et terminant à Rashinari. Que pense un Roumain de ces choix ? A notre avis, le choix est tout à fait personnel, pas obligatoirement représentatif, évidemment subjectif, loin aussi de la distribution objective des pages à des localités d'égale importance des guides touristiques. Il se peut même que certains Roumains n'aient même pas entendu parler de certaines localités ou ne sachent pas où les situer exactement sur la carte. Cela donne l'impression d'être aussi un itinéraire laissé au hasard des rencontres sauf quelques points de repère établis d'avance. Et c'est ici qu'intervient le don littéraire de Fernandez. La description de Harman, Odorhei ou Noshlac se fait avec le même plaisir que pour des villes chef-lieu comme Brashov, Tirgu Muresh ou Sibiu. Le sentiment du hasard des directions est réduit par les éléments communs recherchés ou identifiés, tels : l'architecture des églises forteresse, l'influence allemande et hongroise, la vie d'Emile Cioran.

Parfois l'auteur se situe en contradiction avec l'opinion majoritaire, comme dans le cas du château Pelesh qui est, en général, un véritable point d'attraction et d'extase pour les Roumains, prêts à payer un ticket d'entrée cher et à faire la queue comme à Versailles : « amusant exemple de ce style, pseudohistorique et franchement kitsch, qui était en vogue, à la fin du XIX^e siècle, dans toute l'Europe centrale, surtout en Hongrie. Assemblage hétéroclite de bois et de pierre, amalgame saugrenu de byzantin et de gothique, combinaison de toits pointus, de tourelles crénelées et de fenêtres ogivales à vitraux, l'édifice est aussi tarabiscoté au-dedans qu'au dehors. »⁷ Cette dévalorisation pourrait être expliquée par les préférences de l'auteur pour le style baroque et par la chance d'avoir voyagé dans le monde entier, devant un familier des chefs-d'œuvre de l'architecture universelle.

La ville de Brashov, vue comme la porte de la Transylvanie est remarquée par sa plurinationnalité : « terre de passage et de brassage où Roumains, Magyars [nous constatons que ce terme est souvent préféré à Hongrois], Allemands [l'auteur dit parfois Saxons], tsiganes sont rencontrés et continuent à se côtoyer. »⁸ Fernandez s'intéresse à l'origine de la ville, et au symbole de la ville, l'Église noire.

Harman, Prejmer, Homorod, Biertan, situées entre Brashov, Sighishoara et Sibiu, ont droit à un bon nombre de pages de ce chapitre, surtout à cause de leurs églises fortifiées. Le voyageur est fasciné par leur double rôle, idéal et pragmatique,

sacré et militaire, relavant ainsi deux aspects essentiels de l'histoire des Roumains. Il a l'occasion de parler allemand avec les gardiens et les habitants ; il apprend que c'est une nationalité qui a perdu beaucoup de ses membres une fois que les frontières de la Roumanie se sont ouvertes. A travers les descriptions architecturales, l'auteur trace, en style balzacien, le portrait de cette nationalité « cohabitante » :

*Claire, simple, nue, image de la droiture et de la robustesse mentale qui ont inspiré la Réforme*⁹ (l'église de Harman)

*Le goût allemand de la discipline se marque dans la répartition des sièges*¹⁰ (l'église de Harman)

*la disposition du village en étoile, l'ordre allemand, l'efficacité allemande, l'organisation rationnelle des cultures, la pierre et la tuile des maisons*¹¹ (Homorod).

Dominique Fernandez ne cesse de s'étonner de découvrir dans cette zone des traces allemandes si bien gardées : « Ordre, rigueur, subordination des individus à la loi, annonce méticuleuse du programme de l'office : admirons comment l'idéal protestant est parvenu à se maintenir intact dans cette terre de promiscuité et de compromission [ces termes nous semblent un peu trop forts] qu'est la Roumanie pluri-nationale, pluri-ethnique, pluri-religieuse. »¹²

A Homorod l'auteur consigne, dans une sorte de roman concentré, les faits d'une vie exemplaire pour cette région, celle d'un certain Johann Thomé, à commencer avec ses ancêtres du XIII^e siècle, continuant avec le drame des Allemands, obligés de servir dans la Wehrmacht pendant la Seconde Guerre Mondiale et déportés après-guerre en Sibérie par les Roumains. Quant à Johann, il s'est caché dans la forêt pour ne pas être enrôlé, mais les terres de sa famille ont été confisquées ensuite par les communistes. Et si pendant le communisme ils ont vécu les mêmes rationalisations, après 1989, la répartition des terres a été injuste pour les Allemands. Johann vit à présent un drame démographique : si, après la guerre, Homorod comptait huit cents Allemands, deux cents Roumains et deux cents tsiganes, au moment de la visite, il n'y a plus que quinze Allemands, quatre cents Hongrois et un millier de tsiganes.

Après les visites de ces églises forteresses, Dominique Fernandez conclue que l'influence romaine s'étendant seulement sur deux siècles a compté peut-être moins que l'influence « saxonne », qui existe depuis sept siècles, conception que nous envisageons avec réserve, de même que l'argumentation de l'écrivain :

*Mais Romains et Allemands avaient en commun les mêmes vertus civilisatrices, les mêmes capacités de travail et d'organisation ; et peut-être, encore aujourd'hui, les peuples divers qui composent la Roumanie ne tiennent-ils ensemble que grâce à la cohésion et à l'ordre unitaire imprimés, par ces messagers du logos occidental, à la confuse, profuse, centrifuge et délicieusement ambiguë Mitteleuropa*¹³.

Si Odorhei l'étonne par l'emploi général du hongrois, la ville de Sighishoara lui offre l'exemple du mélange roumain, allemand et hongrois : « Cette petite ville dont les ruelles en pente escaladent une colline offre l'aspect, insolite en Roumanie, de ces bourgades médiévales pleines de recoins et de mystères. »¹⁴ Les « traces » de Vlad Dracul, Vlad l'Empaleur, transformé par la légende en Dracula, ne peuvent pas être ignorées. Pour une bonne partie des étrangers, la Transylvanie est étroitement, et parfois, uniquement liée à Dracula, même la vision de notre voyageur semble contaminée par cette « présence » : « Où Dracula n'est-il pas passé ? Quelle partie de la Roumanie est-elle restée indemne de ses appétits sanguinaires et de ses crimes ? Il semble ici dans son repaire naturel. Une pointe de satanisme achève de « romantisser » les rues escarpées, tortueuses et sombres de Sighishoara, et l'on n'est pas fâché d'imaginer le rebord des toits, l'obscurité des encoignures, comme des nids de striges ou des cachettes de vampires. »¹⁵ Car l'esprit « touristique » des Roumains a fait de lui une sorte de « marque enregistrée » du pays, peu importe la région.

L'épithète « frumos » (« beau ») permet à l'auteur une divagation étymologique (du latin « formosus »), remarquant que la beauté a été associée initialement par les Roumains à la forme, mais que les goûts actuels sont plutôt douteux.

L'auteur exprime le regret de n'être passé qu'une fois, et trop rapidement à Cluj-Napoca « autrefois Klausenburg, qui conserve, du temps de la colonisation saxonne, le plan des rues en damier et une grande place carrée, vers laquelle convergent en bon ordre les avenues »¹⁶. Il considère qu'il s'agit de la deuxième ville de Transylvanie après Sibiu (nous dirions le contraire), magyarisée :

Une importante minorité hongroise, qui a ses écoles, ses journaux, ses affiches sur les kiosques, reste aujourd'hui très active ; mais l'ère des revendications et des troubles, qui secouèrent cette région après le rattachement, en 1920, de la Transylvanie à la Roumanie, semble révolue [discutable]. La Hongrie a reconnu l'intangibilité des frontières fixées au traité de Trianon ; en échange, la Roumanie accorde certains privilèges à la communauté magyare¹⁷.

L'écrivain dirige ensuite son attention vers la ville de Tirgu Muresh où il remarque l'influence hongroise et admire la Palais de la culture, décrivant en détail l'extérieur, l'intérieur avec le hall somptueux, la grande salle de concerts, l'orgue, la salle des Glaces avec ses superbes vitraux.

Une visite dans une maison traditionnelle de Noshlac le fait apprécier de nouveau l'hospitalité des gens, la simplicité et le bon goût des repas, malgré les conditions précaires de vie qui plongent les habitants des villages en plein Moyen Âge. Une vie en autarcie que les progrès techniques n'ont pas entamée et dont le calme des rituels quotidiens et la beauté du paysage entrent en conflit avec Copsha Mica :

On fabrique là du noir de fumée, dans des bâtisses de la couleur du charbon, énormes et hideuses constructions posées directement dans une vallée verdoyante, comme une

*allégorie marxiste de la victoire de l'industrie sur la nature, de la créativité humaine sur le don de Dieu*¹⁸.

Dernière ville de Transylvanie, Sibiu reçoit des éloges de la part du voyageur :

*On entre dans Sibiu avec un soulagement inexprimable : ces rues étroites, ces passages voûtés, ces maisons anciennes, cette place bordée de palais aux toits pointus, tout cet ensemble qui fait penser au vieux Nuremberg a traversé intact le tumulte des siècles. Pas de constructions rajoutées, pas d'industrialisation hideuse. On dirait que les remparts, les bastions, les tours de guet qui ont protégé longtemps la ville contre les Turcs, et dont subsistent d'importants vestiges, ont sauvé aussi Sibiu de la dévastation socialiste*¹⁹.

L'auteur raconte la légende du baron Hermann, exilé ici par amour, qui a fondé Hermannstadt, insiste sur l'influence du gouverneur de la ville Samuel de Bruckenthal et son rôle culturel qui a laissé, parmi d'autres, le palais en style baroque viennois qui abrite le musée d'art, dont les toiles ne sont pas de premier ordre et les attributions parfois douteuses, dit Fernandez, familier des collections d'art prestigieuses du monde entier.

Quant au profil des habitants de cette ville, l'écrivain voit leur air sévère et triste, explicable, selon lui par les coûts d'une vie décente. En citant Walter Starkie, Irlandais qui a visité ces régions en 1920, Fernandez révèle une des obsessions des habitants : la manie d'amasser de la nourriture, héritée des époques des invasions turques ou tatares, concluant qu'« il en reste un sens de l'organisation, un refus du laisser-aller qui distinguent Sibiu de toutes les villes roumaines. »²⁰ L'auteur visite la ville basse avec ses ateliers des professions manuelles où le travail et le mérite restent encore les mots d'ordre, et part ensuite sur les traces d'Emil Cioran.

Pour mieux comprendre l'interprétation que Dominique Fernandez donne à l'œuvre et à la personnalité d'Emil Cioran, il faut mentionner qu'il est l'auteur d'une méthode critique, la « psychobiographie »²¹ qui veut dépasser la biographie classique, le *curriculum vitae* officiel de l'auteur et qui doit « mettre au jour l'histoire cachée de l'artiste »²². Il la définit comme la « mise en parallèle des événements d'une vie, de l'évolution psychologique et des œuvres »²³. Dans sa vision, « c'est l'œuvre seule qui permet de comprendre ce qui s'est vraiment passé dans la vie d'un homme, en cette zone souterraine qui échappe à l'état civil. L'homme est la source de l'œuvre, mais ce qu'est cet homme ne peut être saisi que dans l'œuvre »²⁴. La psychobiographie situe les œuvres dans la proximité de l'homme, car elles sont capables d'expliquer certains biographèmes de l'artiste dont celui-ci est plus ou moins conscient, mais qui pré-déterminent sa vie et sa création. Fernandez recherche à Sibiu et ensuite dans son village natal, Rashinari, les traces qui auraient pu influencer la pensée de Cioran et conduire à sa vision nihiliste sur le monde. Ainsi se rend-il compte que la maison que la famille du protopope Emilian Cioran a occupé à Sibiu a été jolie, charmante, et n'a pas pu « inculquer à l'enfant les idées noires qui nourriraient son œuvre. »²⁵ Peut-

être le village natal d'un air paradisiaque, quitté à onze ans a causé un chagrin et un déracinement avec des conséquences ultérieures : « à Cioran, élevé dans une famille aisée, initié dès son plus jeune âge à la beauté et au contenu des meilleurs livres, ces privilèges n'ont légué qu'une âpre fureur de négation. [...] Cioran a tout fait pour laisser croire que son pessimisme a jailli tout armé de son cerveau, tel un faisceau de vérités absolues, indépendantes des expériences et des émotions de sa jeunesse. »²⁶ Fernandez retient une différence entre ses livres de jeunesse comme par exemple *Le Livre des leurres* « texte tout palpitant de fraîche candeur survoltée [où] court un goût juvénile de l'outrance, un désir forcené de se démarquer du troupeau et de vivre dans les transes et la danse une métaphore lyrique de l'absolu. »²⁷ Fernandez suggère que ce nihilisme pourrait avoir comme source la figure de Dracula, un « Surhomme » local. Il apprécie les réflexions de Cioran sur la musique en général, le considérant plutôt comme un philosophe, un essayiste, qu'un critique d'art ou littéraire, à cause de son manque d'empathie : « C'est un penseur, enfermé dans son système. »²⁸ Quant à découvrir le trauma de son enfance qui a mis sa marque indélébile sur son style et sa pensée, le village ne pourrait pas l'être, car il est « le plus beau, le plus pur village de Roumanie »²⁹ Peut-être le cimetière, qui était un lieu préféré dans les promenades, ami du fossoyeur qui lui donnait des crânes pour jouer au foot. Dominique Fernandez explique pourquoi Cioran a écrit *La Transformation de la Roumanie*,

*réve fasciste de résurrection nationale, renié ensuite comme une faute de jeunesse. Dégoût des faiblesses de l'Etat libéral, haine du parlementarisme, mépris du conformisme et de la passivité du paysan, culte mystique de "l'homme nouveau", toutes ces idées [...] agitèrent aussi et tentèrent celui qui mettrait à profit son erreur passagère pour dénoncer avec acharnement, comme des impostures, les credos idéologiques, quels qu'ils soient, et professait un scepticisme implacable*³⁰.

Nous croyons que cette réflexion sur les intellectuels français qui se sont situés « du mauvais côté », vise aussi le père de l'auteur, Ramon Fernandez, auquel le fils a dédié un gros livre justificatif³¹, homme de haute culture, mais qui a sympathisé inexplicablement avec la droite française et implicitement avec le régime nazi.

Peut-être aussi cette image paisible et dure gardée depuis le Moyen Age serait-elle à l'origine du *Précis de décomposition*, des *Syllogismes de l'amertume*, de la *Tentation d'exister*, car Rashinari émane encore un sentiment de permanence et d'intemporalité, ce qui explique cette réflexion de psychobiographe faite par Fernandez comme conclusion de ses recherches :

Close sur elle-même, négation farouche de l'histoire, immobile ressassement de quelques aphorismes péremptores, condamnation sans appel de toutes les illusions du progrès, l'œuvre de Cioran reflète sa première expérience du monde. Arraché à son village pour être transplanté dans la ville, il ne s'est jamais, nous dit-il, remis de ce choc. Entendons,

*par ce deuil, plus que le banal traumatisme du déracinement, la douleur de se savoir pour toujours solidaire d'une perfection inutile*³².

Le chapitre se termine avec un goût amer ; la description d'un local très cher où la nourriture est bonne, mais se laisse trop attendre et où l'on est entretenu par des filles de Lituanie qui dansent, ce qui fait l'auteur se demander :

*Qu'éveillent, dans la maigre poignée de clients attablés autour de nous (nous sommes pourtant un vendredi soir), ces débauches de provincial érotisme ? Le sentiment d'entrer dans la modernité internationale ? Ou au contraire une vague nostalgie de sérail, l'inavouable regret des danses du ventre et autres gâteries d'Orient ?*³³

Fernandez incline vers la dernière hypothèse. Il est possible que, vu de l'extérieur, les influences extérieures soient plus visibles, d'où aussi la vision intéressante de l'auteur sur le profil national et culturel des Roumains.

Conclusions

DOMINIQUE FERNANDEZ considérait en 1998 que les deux zones qui attireraient les touristes étrangers seront la Bucovine et la Transylvanie : « La Bucovine, pour les monastères et le devoir de "culture", la Transylvanie, pour l'ordre, la propreté et les autres avantages hérités de l'empire austro-hongrois. »³⁴

Fernandez cherche dans tout son œuvre, des essais aux romans et aux récits de voyage, le différent, le marginal, qu'il investit souvent de pouvoirs spéciaux. C'est comme cela que pourrait s'expliquer l'insistance sur les nationalités cohabitantes de Transylvanie. Il consigne ainsi un modèle de vie commune entre les nations d'une région.

L'image de la Transylvanie paraît de toute façon partielle, mais c'est qu'un récit de voyage n'est pas un manuel de géographie. Il a sa part de subjectivité, en fonction des endroits visités, des sources d'informations consultées et des compétences de celui qui consigne ses impressions. Il est naturel donc que ce genre de livre entre en contradiction parfois avec les opinions du lecteur. Celui-ci doit « signer » un pacte, comme l'a dit autrefois Philippe Lejeune pour le genre autobiographique : c'est un pacte où ce qui passe pour objectif et donne une impression exhaustive n'est en réalité que subjectif, assez proche de la fiction par l'interprétation des impressions personnelles. Ce n'est plus un pacte « nominal », formel et pronominal, mais d'un autre type que vise le référent qui est identique du point de vue nominal et pour l'écrivain et pour le lecteur, mais dont le contenu est perçu parfois différemment par les deux pôles de la communication littéraire. De nos jours, lorsque l'Information nous submerge, il faut trancher quelque part et assumer les choix faits ; la conséquence en est que l'accent se déplace sur la cohérence idéatique et l'argumentaire du

livre résulté. Et dans le cas de Dominique Fernandez il s'agit de d'un paradoxe que Céline Dhérin a si bien synthétisé :

*Dominique Fernandez fait œuvre de passeur, et ce, malgré la situation paradoxale dans laquelle cela le place : il cherche à préserver l'authenticité, espérant lui-même la retrouver toujours, mais ne peut s'empêcher de chercher à partager ses goûts et plaisirs*³⁵.

Si le lecteur roumain est parfois contrarié par les opinions et les interprétations données par l'écrivain français, il ne faut pas oublier que l'Autrui a été toujours un miroir, parfois plus objectif, parfois plus subjectif... Et la beauté des lieux qui surgit des photographies de Ferrante Ferranti, la générosité et l'endurance des hommes, leur culture qui impressionnent les voyageurs français, nous confèrent « une belle figure ».



Notes

1. Dominique Fernandez, *Rhapsodie roumaine*, photos de Ferrante Ferranti, Paris, Editions Grasset, 1998, quatrième de couverture.
2. Sorin Barbul, « *Rhapsodie roumaine*, dix ans après (ou la Roumanie entre l'éternel et l'éphémère) » in Yvonne Goga et Simona Jișa (éd.), Actes du colloque *Dominique Fernandez, citoyen du monde*, Cluj-Napoca, Editions Casa cărții de Știință, 2010, coll. « Romanul francez actual », p. 39.
3. Dominique Fernandez, *Rhapsodie roumaine, o. c.*, p. 14.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, p. 21.
6. Nous utilisons l'orthographe de l'auteur pour les noms des localités.
7. Dominique Fernandez, *Rhapsodie roumaine, o. c.*, p. 225.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*, p. 227.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*, p. 233.
12. *Ibid.*, p. 228.
13. *Ibid.*, p. 234.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*, p. 235.
16. *Ibid.*, p. 239.
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*, p. 246.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*, p. 248.
21. Cette méthode a été théorisée et appliquée dans des essais comme *L'Arbre jusqu'aux racines. Psychanalyse et création*, Paris, Editions Grasset, 1972, ou sa continuation *Eisenstein*.

L'Arbre jusqu'aux racines II, Paris, Editions Grasset, 1975, il le fait aussi pour d'autres personnalités artistiques : Michel-Ange, Mozart, Eisenstein, Proust, mais elle est évidente aussi dans ses romans.

22. Dominique Fernandez, *Eisenstein. L'Arbre jusqu'aux racines II*, o. c., p. 12.
23. Dominique Fernandez, *L'Arbre jusqu'aux racines. Psychanalyse et création*, o. c., p. 38.
24. *Ibid.*
25. Dominique Fernandez, *Rhapsodie roumaine*, o. c., p. 249.
26. *Ibid.*, p. 250.
27. *Ibid.*, p. 251.
28. *Ibid.*, p. 252.
29. *Ibid.*, p. 253.
30. *Ibid.*, p. 256.
31. Dominique Fernandez, *Ramon*, Paris, Editions Grasset, 2009.
32. Dominique Fernandez, *Rhapsodie roumaine*, o. c., p. 258.
33. *Ibid.*, p. 259.
34. *Ibid.*, p. 240.
35. Céline Dhérin, « Le voyage et ses métamorphoses » in Yvonne Goga et Simona Jişa (éd.), *Actes du colloque Dominique Fernandez, citoyen du monde*, o. c., p. 16.

Abstract

Dominique Fernandez voyageur en Transylvanie

Dominique Fernandez visited several times Romania and the results of these travels were fructified in a book entitled *Rhapsodie roumaine*, published in France in 1998. He dedicates an important chapter to his travel through Transylvania, as he was interested in the art of this region, the fortified churches and the people's life and sufferings from the past and present as well. He is sensitive to the German and Hungarian influences that, in his opinion, make this place unique. Dominique Fernandez went as well on Emil Cioran traces, trying to explain how his way of thinking was influenced by his native village Răşinari, atemporal and paradisiacal.

Key-words

Transylvania, travel, art, German influences, Hungarian influences, fortified churches, Emil Cioran.